Flocons

Liane Bolduc

Number 47, Winter 1991

Des marques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14967ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bolduc, L. (1991). Flocons. *Moebius*, (47), 57–62.

FLOCONS

Liane Bolduc

Je sais ce qui s'est passé.

Quand je t'ai vue, j'ai su à l'instant que c'était toi. Tu n'étais pas exactement comme je t'avais imaginée. Un peu moins... ou alors... pourtant c'était bien toi.

Tu te baladais, seule dans la rue, même s'il était tard. Tu prenais le temps de respirer l'air frais de la nuit, de l'hiver, de sentir les flocons tomber sur ton visage, tes mains. De temps en temps, je te voyais secouer la tête, mais les flocons fondaient quand même sur tes cheveux.

Un mercredi soir tranquille, ordinaire, un mercredi soir où rien n'aurait dû se produire, où je ne demandais qu'à être seul.

Mon dos appuyé contre le mur, dans l'ombre. Mes yeux sur toi. Tu t'approchais de mon repaire. À deux pas de moi, je sentis une odeur qui m'était étrangement familière. Pourtant je ne la connaissais pas: ton parfum. Comme si une partie de mon rêve n'avait pas menti. Le temps d'un souffle et tu étais déjà passée. J'observais ton dos, la ligne de ton dos, ton manteau rouge vif, tes cheveux longs que tu secouais pour disperser les flocons...

Je sais. J'aurais dû rester là, satisfait de t'avoir croisée, une fois, une seule fois peut-être. C'était plus que ce que je

n'avais osé espérer. Au lieu de quoi je t'ai suivie, sans hésiter, sans perdre une seconde. Je ne me doutais pas qu'après ce soir-là je ne serais plus du tout la même personne.

Longtemps tu as marché. Je restais quelques mètres derrière toi, prenant soin d'éviter le moindre bruit, que tu ne craignes rien.

La rue était déserte sauf toi, et moi peut-être, d'une certaine manière. En fait je n'existais pas. Ou plutôt seulement dans l'infime espoir d'exister à tes yeux, pour toi. Maintenant, je vois les choses autrement.

Une fois tu t'es retournée et je me croyais découvert, mais j'ai eu le temps de me retrancher dans l'ombre et tu as poursuivi ton chemin.

Tu mettais un pied devant l'autre, prudemment, évitant les flaques de boue. Il ventait, le vent ne faisait que soulever tes cheveux longs, te rendant plus belle encore.

J'ai vu que tu t'es aperçue dans une vitrine, et tu t'admiras, te trouvant jolie. J'en suis sûr, juste à la façon dont ton sourire se fixa avec satisfaction. Tu étais ébouriffée, le visage sans trace de maquillage, mais je compris tout de suite ta satisfaction.

Tu as repris ta marche, sans crainte, même s'il était évident à mes yeux que tu ne connaissais pas la ville. Tu regardais avec intérêt les monuments historiques, prenais le temps de lire le nom de chaque rue avant de t'y engager. Je sais aussi que tu ne marchais pas de cette façon dans ta propre ville. La tête haute, le visage vulnérable aux flocons, les cheveux libres au vent. Non, tu n'étais pas ici chez toi.

Moi non plus d'ailleurs.

J'avais choisi cette ville par hasard. Rien en particulier ne m'y avait attiré, sauf peut-être le fait que personne ici ne me connaissait.

J'avais ce besoin: marcher dans des rues étrangères, faire le vide dans ma tête sans être interrompu par quelqu'un qui m'aurait reconnu ou montré du doigt, qui changerait de trottoir pour m'éviter.

Et de quel crime étais-je accusé? D'avoir trop voulu aimer? Ou peut-être de ne pas avoir trouvé.

J'en avais assez d'être celui qui n'avait rien, qui n'avait personne. Tout ce que je voulais, en venant ici, c'était une chance de me prouver que je pouvais marcher la tête haute, et seul. J'avais le goût d'être Monsieur Tout-le-monde. Ordinaire. Sans histoire.

Je n'étais surtout pas venu dans l'espoir d'une rencontre. C'était la dernière chose dont j'avais besoin en ce moment. Mais maintenant, il me semblait que toute ma vie n'était que prologue à ce soir. Comme si chaque geste posé avait préparé notre rencontre. Je pensai brièvement aux autres filles que j'avais connues. Elles semblaient sans couleur comparées à toi. Certaines étaient plus jolies, mais elles n'étaient pas TOI. Elles n'avaient pas ton nez, ni tes oreilles, ni tes joues rosées. Leurs visages s'effaçaient de mon esprit alors que le tien s'y imprimait peu à peu.

Pourtant, aucun pressentiment ne m'avait averti que ce soir, toute ma vie serait bouleversée. Et si j'avais cru un jour te rencontrer ce n'aurait certainement pas été dans cette rue, dans cette ville.

J'avais imaginé une plage tropicale au lever du soleil, le pont d'un bateau de croisière, le balcon d'un château médiéval... Mais tu étais là. Sous les flocons de neige, dans cette rue bien québécoise.

Et soudain, je m'émerveillai de ma chance. J'aurais pu naître à une autre époque. Ou toi, choisir une autre ville pour te balader!

Au fur et à mesure que nous marchions, silencieux, — toi, une ombre à mes yeux, moi, invisible derrière toi — il me parut de plus en plus évident que toi aussi tu m'avais attendu toutes ces années, peut-être toute ta vie. C'était le destin. Sinon que faisons-nous tous les deux dans cette rue déserte, une ville étrangère et des flocons dans des cheveux soyeux? Qu'attendions-nous sous les lampadaires?

Je m'amusai à m'imaginer dans tes pensées. De quoi avais-je l'air à tes yeux? Serais-tu surprise, toi aussi que mon visage ne soit pas conforme à l'image que tu t'étais faite de moi? Serais-tu ravie, toi aussi, que nous nous rencontrions enfin?

La porte d'un bar s'ouvrit d'un coup devant moi. Surpris, je m'arrêtai net.

«Mais c'est Marcel!»

L'homme était ivre. Il se tenait tout près et exhalait une forte odeur d'alcool. Il titubait, et dut me prendre le bras pour éviter de tomber. Je tentai de me dégager.

«Non», criai-je. «Vous faites erreur. Je ne suis pas d'ici.»

Mais l'homme, tenace, m'entraînait vers le bar.

«Allez, Marcel. Vous pouvez bien me payer une bière. Ça fait si longtemps qu'on s'est vus.»

Tu allais tourner le coin de la rue! Tu venais à peine d'entrer dans ma vie et voilà que déjà j'allais te perdre pour toujours! Sans jamais t'avoir adressé la parole, sans jamais goûter à tes lèvres, sans avoir connu le bonheur de ton sourire.

«Lâchez-moi!»

L'homme me tirait toujours le bras.

"Je suis pressé, lâchez-moi!"

Je le poussai avec une force que je ne me connaissais pas et il tomba par terre. Sans lui accorder plus d'attention, je courus dans ta direction.

Mes yeux scrutèrent rapidement la rue, mais tu n'y étais pas. Je tournai le coin. De quel côté étais-tu allée? Si je ne te retrouvais pas? Je n'avais plus d'autre préoccupation que celle de te revoir. Une fois, une seule fois encore et ce serait la dernière chose que je demanderais.

Soudain je pus de nouveau respirer. Je ne m'étais même pas aperçu que j'avais cessé de respirer. Je vis ton manteau rouge. Tache rouge sur fond blanc. Soulagé, je continuai de te suivre.

Après ce qui me parut des heures, tu t'es arrêtée. Sous une arche, à l'abri des flocons. Appuyée contre le mur, tu as enlevé tes gants et replacé tes cheveux mouillés. Tu regardais souvent autour de toi. Tu attendais quelque chose, ou quelqu'un. Je sentais ton attente comme une bête sent la peur. De m'approcher. Peur de toi.

Et si tu ne me reconnaissais pas? Si j'avais été le seul à vivre notre aventure? Impossible, puisque tu étais là. C'est moi que tu attendais.

C'était le moment. Maintenant. Cette seconde même. Nous étions si près, mais encore bien loin. Il fallait m'ap-

procher, t'aborder, te dire : «Regarde, c'est moi, je suis là. Nous pouvons enfin commencer à vivre»

C'est vrai qu'il faisait très noir. Mais j'ai eu l'impression que tu tenais quelque chose dans ta main droite. D'une façon alarmante. Je ne pouvais pas encore distinguer ce que c'était. Si j'avais su...

J'ai senti un changement en toi. Ton souffle était plus court, haletant même. Tu essayais constamment ta main libre sur le tissu de ton manteau. Tes lèvres bougeaient, mais je ne pouvais entendre ce que tu disais. C'était sans importance puisque bientôt nous n'aurions plus de secrets l'un pour l'autre. Ton regard était fixe, mais pas du tout satisfait. Je te reconnaissais moins, mais tu m'attirais davantage.

Une hésitation. Et puis, pourquoi pas? Un geste dans ta direction. Mais je dus m'arrêter. Il y avait quelqu'un d'autre. Noir, plutôt bien bâti. Il secoua sa tête avant de te rejoindre sous l'arche. D'où venait-il? Qui était-il?

Il ne neigeait plus.

L'homme te faisait face. Beau garçon. Plus que moi, je dois l'admettre. Tu regardais ses yeux en posant une main sur son bras. Il t'a embrassée, doucement. J'aurais voulu crier *non, ne faites pas ça, c'est moi, pas vous!* Après seulement, il s'est reculé. T'a giflée. Malgré ma rage, je ne bougeai pas. Il y a toujours un moment pour bouger. Maintenant il était trop tard.

Tu le suppliais. Il secouait la tête sèchement. Alors, tu lui parlais plus doucement, mais avec insistance. Il détourna la tête et ne te répondit pas. J'avais le goût de te crier:

— Arrête! Mais pourquoi t'abaisses-tu devant cet homme? Viens à moi! Je ne te repousserai pas. Je t'accueillerai. Je suis prêt à t'apprendre à aimer.

Tu aurais été bien dans mes bras. J'en suis certain.

Je n'en pouvais plus. Il me fallait bouger. Avancer vers vous. M'enfuir à toute vitesse. Mes jambes semblaient être coulées dans le ciment.

Ça s'est passé très vite. Trop vite. Je te le jure. Je t'aurais empêchée si j'en avais eu le temps. Je t'aurais crié:

— Non, c'est pas lui! C'est moi, MOI!

Le couteau était déjà plongé dans son ventre quand j'ai pris conscience de ce que tu étais en train de faire. Il n'y avait plus d'espoir. Trop tard.

L'homme, surpris, s'écroula par terre. La main droite vers toi, te suppliant. Il te disait quelque chose, mais c'était à ton tour cette fois de ne pas lui répondre. Tu le regardais froidement. Froide comme la neige maculée de sang. Taches rouges sur blanc.

Tu regardais le couteau comme si tu en ignorais l'usage. Ton esprit était déjà loin de là. Tu ne voyais plus l'homme à tes pieds, n'entendais pas ses gémissements. Le couteau jeté sur le sol, tu as continué ta balade, normalement, comme si de rien n'était.

Je t'ai laissée t'éloigner de moi. Il était trop tard pour nous. Quelque chose me disait qu'il n'y avait jamais eu de «nous».

Je te regardai longtemps. Jusqu'à ce que tu ne sois qu'une tache rouge sur fond blanc. Je jetai un regard vers l'homme qui se mourait, l'enviant. Partie, tu étais partie. Déjà loin. Je ne te verrais plus.

Je suis reparti dans le sens inverse, m'éloignant un peu plus de toi à chaque pas. Il s'était remis à neiger, mais les flocons étaient moins gros, moins doux. Il ventait, les flocons me pinçaient les joues.

C'était fini. Tout était fini.

Jamais, je peux l'admettre à présent, tu ne m'aimerais assez pour vouloir me tuer.